

SUR QUELQUES SOPHISMES TOUCHANT LES DROITS DES ANIMAUX

Françoise Armengaud
Paris, France

Je voudrais mettre en évidence, aussi brièvement que possible – et notamment en citant quelques textes, connus ou moins connus, de philosophie et d'anthropologie –, trois sophismes qui ont cours à propos de la nature des humains, de celle des animaux ainsi que des droits reconnus ou non leur appartenir respectivement. J'entends par sophisme non seulement une erreur logique (qui pourrait être de bonne foi) apparaissant dans une argumentation menée en vue d'une conclusion, mais encore et surtout une erreur logique (de mauvaise foi) qui 1° produit extérieurement un effet d'illusion, et 2° se trouve finalisée plus ou moins consciemment par des intérêts eux-mêmes plus ou moins dissimulés. Je distingue ici trois sophismes qui constituent généralement des arguments visant à exclure les êtres «naturalisés» de la possession de droits.

I. Le sophisme de la définition prescriptive

S'il est indispensable d'interroger et de régler la polysémie du terme «nature», il n'en convient pas moins de noter que certaines oppositions classiques et commodes, comme nature/culture, nature/histoire, nature/liberté, ou encore nature/art, comportent une teneur évaluative et prescriptive qui dépasse la portée méthodologique vers une portée idéologique. Oppositions utiles, certes, lorsqu'il s'agit par exemple de combattre des conceptions réactionnaires de la «nature humaine», mais qui peuvent également devenir elles-mêmes systématiquement orientées vers une caractérisation idéaliste d'un certain *propre* de l'humain; laquelle orientation peut conduire à une sorte de manichéisme et de réification. J'ajoute qu'en particulier on a fait usage de ces oppositions pour discréditer l'animal, repoussé de toute valeur en tant que dépourvu d'histoire, dépourvu de culture, dépourvu de raison, dépourvu de liberté, de mémoire, d'innovation autant que de tradition, comme il fut naguère estimé dépourvu d'âme, ou encore de «projet», ou de «monde», ou, comme on l'estime encore aujourd'hui, dépourvu de langage... Bref, toujours pris au dépourvu devant l'humain, indigne de la moindre dignité. Où est le sophisme, dira-t-on? Le sophisme réside dans l'amalgame de deux temps distincts: la description, et la prescription – ou l'évaluation.

II. Le sophisme de l'argument naturaliste

Connu depuis Hume, dénommé *naturalistic fallacy* en anglais, repris par George Edward Moore, il alimente le racisme, le sexisme et certaines caractérisations de l'humanisme. Hume a montré qu'il ne saurait y avoir de dérivation logique valide de *is* à *ought*, ou encore, peut-on dire, du fait à la valeur ou à la norme, d'un indicatif à un impératif.

Dans ses *Principia Ethica*¹, parus en 1903, G.E. Moore analyse l'erreur fréquente qui consiste à définir les valeurs morales en des termes autres que des termes de valeurs, notamment naturalistes, mais aussi bien métaphysiques. Selon Moore, le terme éthique fondamental «bon» n'est pas un prédicat naturel empirique. Surtout, il est inanalysable. C'est une notion simple et irréductible, comme «jaune», par exemple, et trop souvent identifiée à d'autres prédicats, naturels ou métaphysiques. Les valeurs morales sont intrinsèques et non instrumentales, saisies par intuition, sans raisonnement; elles ne sont pas subjectives mais appartiennent réellement aux actes et aux êtres. Il convient enfin de noter que la démarche de Moore comporte un aspect formel important: l'erreur dénoncée consiste alors moins dans l'impertinence prédicative que dans l'entreprise même de définir l'indéfinissable.

Ce dernier point souligné, il n'en demeure pas moins que la critique mooréenne de la *naturalistic fallacy* constitue une référence et un modèle pour toute critique du naturalisme. Or le naturalisme, plus précisément l'argumentation à fondement naturaliste, apparaît sous diverses formes, dans l'ordre éthique et politique. Ainsi tout d'abord le racisme, abondamment analysé, on le sait, par Sartre, par Albert Memmi, par Léon Poliakov, et bien d'autres.

Le sexisme également passe souvent par une assimilation des femmes à la nature. Ce point, et l'ambivalence qui en découle, est parfaitement souligné par Simone de Beauvoir dans *Le deuxième sexe*: «L'homme recherche dans la femme l'Autre comme Nature et comme son semblable. Mais on sait quels sentiments ambivalents la Nature inspire à l'homme...» (t. I, p. 243). Nombre des thèses exprimées avec vigueur par S. de Beauvoir en 1949 contiennent une critique d'un certain usage de l'idée de nature: il n'y a pas davantage de «nature féminine» que de «nature humaine»; pas d'inégalité «naturelle» non plus entre les sexes; les prétendues infériorités féminines sont le résultat d'une distribution culturelle des rôles dans la société; ceux qui y ont intérêt – les dominants – font passer leur domination pour fondée dans la nature.

Ces thèses ont leurs prolongements dans les travaux de sociologues et d'anthropologues contemporaines: notamment Christine Delphy, Nicole-

¹ Dont le premier chapitre a été traduit dans F. Armengaud, *G.E. Moore et la genèse de la philosophie analytique*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1985.

III. *Le sophisme de la clause sacrificielle tacite*

Cette dernière dénomination n'a pas, comme les précédentes, l'appui de la tradition; je la revendique entièrement mienne. Il s'agit de cerner et de désigner cette étrange (magique? archaïque?) conviction, qui demeure implicite (et c'est ce qui la distingue de la conception et de l'usage classiques du sacrifice), selon laquelle la dévalorisation, l'exclusion, l'occultation – toutes formes de meurtre – seraient nécessaires pour fonder et garantir la légitimité et/ou la pérennité, voire simplement la prospérité, d'un groupe, d'une institution, de valeurs, etc. Il semble que la virulence avec laquelle bien des penseurs soutiennent à la fois si fortement et si craintivement la thèse d'une coupure radicale entre l'humain et l'animal relève de cette perspective. Si la résistance à tout ce qui ferait mine de miner cette «coupure» s'avère si tenace et si crispée, c'est bien qu'il en est fait un usage fondateur, légitimant, ou – selon un autre lexique – identitaire et narcissique... D'où des indignations, des dérisions, des agressivités. Comme si la semblance avec la bête préluait votre anéantissement, et comme si le «On n'est pas des bêtes» était le seul cri possible de la dignité. C'est ainsi que Ferry se moque de l'«esprit zoophile qui imprègne notre culture démocratique» et récuse en ridicule que puisse paraître «dogmatique» «l'idée que la distinction entre l'humanité et l'animalité puisse posséder une signification éthique»⁶. J'avais appelé cela: «...ou comment sacrifier l'animal sur l'autel de la démocratie». Dans une lettre qu'elle m'a adressée, Catherine Loetscher a rectifié à juste titre: «...sur l'autel d'une *certaine image* de la démocratie».

⁶ *Op. cit.*, p. 44.